Document generated on 07/15/2025 7:09 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Passage obligé

Daniel Pigeon

Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3002ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pigeon, D. (2008). Passage obligé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 51–52.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Passage obligé
Daniel Pigeon

On se fréquente maintenant depuis sept mois. Je me demande combien de temps ça va durer. Réussirons-nous à traverser cette épreuve qui nous permettra d'être davantage nous-mêmes ? Je n'en peux plus. Si j'ose, peut-être osera-t-elle à son tour ?

Ça m'est arrivé à quelques reprises, sous la douche, accroupi devant le réfrigérateur, en pouffant de rire, mais j'ai toujours réussi à m'esquiver.

Et elle ?

Je la regarde dans l'obscurité alors qu'elle dort près de moi, la tête enfoncée dans l'oreiller. Je ne distingue que sa silhouette. Sa respiration profonde me calme et son odeur de sommeil me transporte.

Ça y est, ça recommence. La douleur revient me tordre les boyaux. Je place les mains sur mon abdomen et la chaleur m'apaise un moment, mais les crampes reviennent en force. Je me tourne sur un côté puis sur l'autre ; j'inspire profondément, je gonfle le ventre : rien n'y fait. Je vais exploser.

Et si je cédais à la tentation ?

Je l'observe attentivement dans la nuit, tentant de savoir si ses paupières sont closes, si elle dort vraiment. Elle inspire puis expire de façon régulière. J'y vois le signe d'un sommeil profond.

Ça brûle, ça gigote, ça gémit dans mon ventre. Si ça continue ainsi, je vais éclater. Ça bouge, ça pousse, ça hurle. Comme dans le film d'épouvante *Alien, le 8e passager*. Je le sens : le monstre va me déchirer les entrailles et venir au monde dans toute sa laideur et sa puanteur.

Pourtant Rose-Amélie ne se rend compte de rien. Elle est étendue, parfaitement immobile, à quelques centimètres de moi, alors que j'agonise à ses côtés.

Sept mois déjà. Sept mois de découvertes, de surprises, de désir. Sept mois d'étreintes, de baisers, de touchers et d'intimité grandissante.

Lentement, nous avançons, nous franchissons les étapes d'un couple en construction. Le premier baiser — le vrai —, et le premier souper. La première nuit. On s'est ensuite découvert un premier petit travers qui, si notre relation dure suffisamment longtemps, se transformera sans doute en insupportable défaut. La semaine dernière, j'ai commis l'irréparable : j'ai laissé échapper un rot tout à fait par inadvertance. On était à table, et j'allais porter un toast. J'ai levé mon verre, et juste au moment où j'ai ouvert la bouche… On a pouffé de rire. On a alors trinqué en concluant que l'on devenait un vrai couple.

Mais ce soir, je sais qu'il reste encore une étape à franchir. Celle que l'on redoute. Et si, au lieu de confirmer l'intimité grandissante du couple, elle sonnait le glas de la relation amoureuse ? Et si, à partir de ce moment, la découverte de l'autre se trouvait derrière nous ? Et si la proximité se transformait en camaraderie, en vulgaire familiarité à partir desquelles tout se met à dégringoler ? Faut-il reculer cet inéluctable instant loin devant nous ?

Quoi qu'il en soit, je n'en peux plus. Mes ballonnements s'intensifient, mais je sais que plus j'attends, pire sera la suite.

Et cet ange qui ronronne près de moi.

Au diable ! Je laisse échapper une toute petite vesse, tout à fait silencieuse, un gaz sans doute redoutable d'hypocrisie. J'essaie de ne pas remuer l'édredon, au cas où, et je me soulage encore un peu. Mais ça ne suffit pas. Mes crampes m'assaillent de plus belle.

Rose-Amélie dort toujours.

Aux grands maux les grands moyens ! La plainte sourde et interminable me procure un soulagement immédiat. Je redoute le pire. L'odeur.

Heureusement, ce n'était que du vent.

Au moment où je me retourne pour m'endormir, Rose-Amélie lâche à son tour un petit pet de rien du tout, une timide bombe pestilentielle.

C'est plus fort que nous : on ricane un peu, mais sans dire un traître mot. Je l'embrasse tendrement sur l'épaule, puis elle fait de même. En silence, on s'endort dans les relents nauséabonds.